1re Année. — N° 16. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 20 Octobre 1864.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 fr.	6 fr.
Etranger	12	7
Outre-Mer	14	8

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez M. LEDOYEN et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er de chaque mois

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 2 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

Paris, le 20 Octobre

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME

DEUXIÈME LETTRE

Paris, le 5 juillet 1863.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence

CHÈRE CLOTILDE,

Que les voies de Dieu sont admirables! et qu'il est grand celui qui fait sortir d'un gland le chêne altier! et qui, par la dilatation d'une goutte d'eau, fait éclater la montagne! N'est-ce pas là l'histoire de toutes les grandes découvertes dont l'humanité se glorifie?

Un fruit mûr tombe un jour d'un arbre au pied de Newton: de ce fait vulgaire et banal, le savant analyste déduit la grande loi de gravitation.

Une bouilloire en ébullition amène Papin, James Watt ou Salomon de Caus, à pressentir les forces immenses de la vapeur.

Une grenouille écorchée par la servante de Galvani conduit celui-ci à la découverte de la loi physique à laquelle il a donné son nom; et subsidiairement Volta à la découverte de la pile électrique.

De la rotation des tables et de quelques coups frappés dans les murs, Allan Kardec arrive à proclamer le dogme spirite.

Quand on songe que les innombrables flottes dont les nations maritimes sont si fières, et que les usines gigantesques, gloire des nations industrielles, se sont, pour ainsi dire, échappées toutes vivantes des flancs d'une marmite bouillante; quand on réfléchit à la rapidité avec laquelle les communications industrielles s'échangent d'un pôle à l'autre, grâce à la servante de Galvani; et qu'au moyen des veines télégraphiques, chaque gouvernement peut ausculter instantanément l'état normal des populations; on se demande quel est celui qui, devant d'aussi magnifiques conséquences, oserait dédaigner les petites causes, c'est-à-dire le gland du chêne ou la goutte d'eau?

Ces réflexions, mon amie, mieux que toute dissertation prouvent combien tout est grand dans l'œuvre du créateur, depuis le problème que contient le grain de blé jusqu'à celui que renferme l'étoile polaire.

Je répète donc, et cela pour notre cher abbé, que tout dans la nature obéit à la loi des petites causes, parce que, selon moi, ou plutôt selon le Spiritisme, il n'y a qu'une seule grande cause: Dieu !

Je viens d'écrire: qui donc oserait méconnaître l'influence des petites causes? Hélas! Clotilde, ils existent en chair, en os et en Esprit, ces détracteurs de tout progrès philosophique: ce sont ceux qui ne veulent pas admettre que, des coups frappés et du mouvement des tables, un penseur ait fait sortir la grande doctrine du Livre des Esprits; ce sont ceux enfin qui, admettant ces phénomènes, leur ont attribué une source démoniaque.

En vérité, plus j'y réfléchis, moins je découvre la raison de l'opposition de ces derniers; et ne trouvant à leur hostilité aucun motif qui se puisse avouer, je suis conduit à leur appliquer cette sentence promulguée par toutes les religions: Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre!

Parlons donc de ce *Livre des Esprits* si vigoureusement attaqué par certaines coteries cléricales et voyons ce que cette philosophie révélée contient de si satanique, puisque c'est ainsi que les Pères Matignon, Nampon, Marie-Bernard et *tutti quanti* traitent cet écrit mémorable.

Que dit il donc de Dieu ce Livre *impie?*

Il affirme que Dieu est *éternel, immuable, immatériel unique, tout puissant* et *souverainement juste et bon;* et il déduit toutes les conséquences de ces prémisses caractéristiques.

Est-ce là une hérésie? Est-ce parce qu'il repousse le *panthéisme,* le *matérialisme,* le *naturalisme* et le *rationalisme* que ce livre doit être condamné? Est-ce parce qu'il enseigne *l'immortalité des âmes* et *l'individualité éternelle* de chacune d'elles dans les siècles futurs? Est-ce enfin parce qu'il démontre *l'intervention des Esprits dans le monde corporel?* Mais le catéchisme le plus catholique du monde, le catéchisme romain, professe les mêmes principes. Est-ce que, par hasard, cette œuvre de la congrégation vaticane serait également une inspiration de Satan? Il faudrait cependant être logique, et ne pas condamner chez Allan Kardec ce qu'on recommande dans les écrits épiscopaux.

Poursuivons.

C'est peut-être dans la proclamation des lois morales du Spiritisme que se trouve la cause qui soulève tant de haine et de colère contre le puissant réformateur du dix-neuvième siècle? Examinons donc ces lois.

Mais que vois-je? Comment! La première loi qu'édicte ce novateur est la *Loi divine*; et la seconde celle *d'adoration*? Où donc MM. de Mirville, Nampon, Veuillot, Marie-Bernard, Desmoussaux, ont-ils vu proclamer ces lois divines et d'adoration par le Satan Biblique? Il faudrait donc admettre que ce farouche tribun des Enfers pût renoncer à sa haine éternelle contre la Divinité?

Dans ce cas, que devient la théorie des peines éternelles? Si Lucifer abdique, qui donc le remplacera? Et quelle abdication plus manifeste que cette soumission du plus indiscipliné des Esprits, du plus réfractaire des démons aux décrets du Seigneur? O père Marie-Bernard! O carme éloquent des Basses-Pyrénées! O Saint Nampon Chrysostôme! Quelle gloire pour l'Église romaine! Satan abdique! Satan se soumet! Satan demande le baptême! et cet éternel agitateur, ce Spartacus de l'Empyrée vient proclamer lui-même l'obéissance aux lois de Dieu!

FEUILLETON DE L'AVENIR

UN ÉPISODE DE LA VIE [1]

(Suite et fin)

L'Esprit de Tristan éprouva un vif regret de ce monde, que dans son amertume il avait méprisé. C'était une création de Dieu et l'objet constant du sourire divin; avec toutes ses misères, ses froideurs et ses peines, c'était toujours un monde béni.

L'âme de Tristan avançait, avançait toujours sans s'arrêter davantage sur ces myriades d'Esprits humains renfermés dans cette cité livrée au sommeil, jusqu'à ce qu'il arrivât à une petite habitation très-propre, située dans un des faubourgs. La dernière fois qu'il était sorti de cette maison, c'était avec la malédiction à la bouche et la rage au cœur, emportant avec lui l'écho de ces paroles de reproche : — Frère Tristan, j'ai été économe, et vous avez été déréglé; chacun doit penser à soi, et vous avez été un propre à rien; je ne veux plus vous aider; vous resterez ici encore une nuit, et demain vous chercherez du travail, à moins que vous ne préfériez jeûner.

Et telle avait été la réponse terrible : — Non, Mais je saurai mourir, et j'attirerai sur votre tête la malédiction de Caïn.

Comment, après avoir été souillées du souffle de ces paroles, les roses qui décoraient le vestibule de cette maisonnette pouvaient-elles encore exhaler un si suave parfum aux pâles rayons de la lune.

L'Esprit de Tristan s'introduisit dans la chambre de son frère, dont l'attitude justifiait pleinement la conduite, car l'homme dormait aussi paisiblement que si le fils de sa mère eût été couché dans le cabinet qu'il occupait depuis son enfance, et où, le soir même, ils s'étaient entretenus bien avant dans la nuit.

Cependant, au bout d'un instant, le dormeur s'agita; sa respiration devint gênée, les veines de son front se gonflèrent et ses lèvres murmurèrent des paroles incohérentes.

— Tristan, vous êtes un vaurien. J'ai toujours été votre protecteur, toujours: eh bien;... allons, soyez bon, et je jouerai encore avec vous.

Et un éclat de rire presque enfantin montra de combien d'années cet homme, depuis longtemps adulte, se reportait en arrière dans son rêve. Puis il murmura de nouveau avec un son de voix différent :

— Père, ne dites pas que je l'ai maltraité. Tristan doit maintenant penser à lui. — Eh bien! oui, nous sommes frères, c'est vrai, cher père, attendez seulement un instant et vous verrez que je le traiterai beaucoup mieux; vrai, je le ferai! Allons, père, ne soyez pas fâché; je vous le promets, je vous le promets. Tristan, donnez-moi la main.— Ah! mon Dieu! elle me glace le sang!

Et l'homme, saisi d'effroi, sauta au bas de son lit en dormant encore.

— Que je suis niais, murmura-t-il en cherchant à s'assurer qu'il avait rêvé. Mais, en vérité, cet imbécile de Tristan m'a fait mettre aujourd'hui dans une colère que... mais voyons si le gars est rentré; il sera sans doute d'une humeur plus tranquille. Holà! Tristan, dit-il en ouvrant la porte de sa chambre.

Personne ne répondit; il entra pour voir. Une crainte étrange s'empara de cet homme quand il vit la pièce vide. La menace qu'il avait entendu proférer le jour même sans y faire attention raisonna alors à son oreille comme un avertissement venu de la tombe. Il éprouva un tremblement, e ts'assit sur le lit.

— J'espère que cet étourdi ne se sera fait aucun mal, se dit-il; cependant il était si en colère et si désespéré, je voudrais maintenant ne lui avoir point parlé comme j'ai fait. Dieu veuille me pardonner s'il est arrivé quelque chose à ce pauvre enfant!

(1) Voir le numéro 15.

Continuons, mon amie, cet examen intéressant, et voyons quelles sont les autres lois morales qu'enseigne ce livre de perdition. Ce sont celles du *travail* ! de *reproduction!* de *conservation* ! de *destruction* ! *de société*! du *progrès*! d'*égalité*! de *liberté*! de *justice* ! d'*amour et de charité*! Mais il faut lire les développements contenus dans ces pages du code spirite, pour apprécier toute la portée philosophique et morale de cette sage législation. Quiconque s'appliquera avec abnégation à suivre les prescriptions légales du grand moraliste spiritualiste, Allan Kardec, deviendra non seulement un excellent citoyen des temps actuels, mais acquerra des droits certains à une vie meilleure au sortir de celle-ci; parce qu'il aura appris à utiliser ses passions au profit de la grande famille humaine, au lieu de s'en servir comme auparavant à la satisfaction de son égoïsme, et d'en faire un objet de trouble et de scandale.

Ainsi donc, voilà un livre dont la morale est irréprochable, dont la philosophie douce et pénétrante donne l'espérance et la consolation aux cœurs affligés; rend le courage et la résignation aux lutteurs blessés de la vie; inspire la modération aux hommes que la colère emportait, l'humilité aux orgueilleux, l'oubli d'eux-mêmes aux égoïstes, et à tous envers tous une charité profonde; ainsi voilà une doctrine qui refrène les plus mauvaises passions avec un succès sans exemple; qui ramène la paix dans les intérieurs les plus divisés; qui apaise les haines les plus invétérées; qui fait revenir à Dieu une foule d'incrédules et prier ceux qui ne savaient plus prier; et des prédicateurs malhabiles, inconséquents et froidement entraînés par une chaleur de convention, dénoncent à la vindicte des lois, comme immoral et impie, le *Livre des Esprits* d'Allan Kardec!

O sainte logique outragée! ils ne voient donc pas ces adversaires puniques du Spiritisme, que toutes leurs attaques contre la doctrine que nous professons retombent en plein sur le Christianisme, le Catholicisme et le dogme Romain!

En vérité, ne dirait-on pas que ces impitoyables adversaires tiennent à donner raison à cette apostrophe que le poète (1) met dans la bouche d'un prélat :

« Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église. »

Je sais bien, ma cousine, que la partie saine du clergé, la partie Gallicanne, loin d'épouser cette opinion des fanatiques romains, montre une tolérance en tous points conforme aux enseignements de la charité chrétienne; aussi, ce n'est point à eux que je fais allusion; mais à ces sectaires cosmopolites dont il a été dit que la poignée était à Rome et la pointe homicide partout! Je connais à cet égard l'opinion bien nette de l'abbé Pastoret, et je sais le peu de cas qu'il fait de tous ces pressureurs, *exactores*, de la conscience et de la fortune publiques que l'Évangéliste a suffisamment désignés par ces paroles :

(1). Boileau Despréaux.

« Gardez-vous de ces religieux qui affectent de se promener avec de grandes robes; qui aiment à être salués dans les places publiques, à occuper la chaire dans les principales églises et les premières places dans les festins, et qui, sous prétexte de leurs longues prières, dévorent les maisons des veuves et le patrimoine des orphelins. »

Mais laissons ces adversaires en repos et que Dieu leur fasse paix!

Je vous ai promis, chère Clotilde, de vous entretenir dans cette lettre de la Réincarnation et de prouver au digne abbé Pastoret que ce dogme est enseigné par les Livres Saints. Oh! je vous entends déjà vous écrier tous les deux : « C'est impossible! si cette proposition dog-» matique jaillissait si nettement des Écritures, le ca-» tholicisme, ou tout au moins l'une des autres confes-» sions chrétiennes, l'aurait reconnue et proclamée. »

Ce n'est pas moi qui vous répondrai, mon amie; mais saint Augustin.

Christus sicut magister aliquid DOCUIT, *sed sicut magister aliquid non* DOCUIT. *Magister enim bonus novit quid prodat et novit quid* TEGAT. *Undè intelligimus non omnia promenda esse, quæ capere non possunt hi quibus promuntur. Dicit enim Christus : multa habeo vobis dicere,* SED NON POTESTIS ILLA PORTARE MODO.

Le Christ comme un instituteur nous a enseigné certaines choses, mais comme un instituteur il en est certaines autres qu'il n'a pas dû nous enseigner. Un bon maître connaît ce qu'il doit dire, et connaît ce qu'il doit TAIRE. Nous en déduisons qu'il ne faut pas enseigner certaines choses à ceux qui ne peuvent pas les comprendre. Aussi, Christ a-t-il dit à ses disciples : J'ai encore de nombreuses vérités à vous révéler, MAIS VOUS N'ÊTES PAS MÛRS POUR LES COMPRENDRE QUANT A PRÉSENT. »

Vous voyez, mon amie, et comprenez, je n'en doute pas, toute la portée de ces paroles remarquables que l'abbé Pastoret peut retrouver textuellement dans le premier sermon de Saint-Augustin sur le psaume XXXVI.

Or, le moment est venu d'enseigner aux hommes quelques unes des vérités déposées en germe et sous la forme mystique, dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce sont ces vérités que l'humanité antérieure, du temps des Apôtres, *n'était pas de force à porter*, suivant le texte littéral de l'Évangéliste. Ceci s'explique facilement. L'instruction et le travail ont vivifié peu à peu, siècle à siècle, les couches sociales inférieures; le progrès s'est fait lentement, péniblement, à travers les âges, mais il s'est fait; le niveau social s'est élevé pour chaque génération qui rentrait dans la vie militante; l'élément virtuel des races s'est chaque fois retrempé aux sources vives; et les individualités, successivement régénérées par l'amour et fortifiées par l'étude, sont accourues à chaque nouvelle incarnation plus empressées au banquet de l'amour et de l'étude. Il en résulte qu'aujourd'hui les masses sont intelligentes; l'intelligence n'est plus le privilége des hautes castes; aussi la démocratie, comme un fleuve qui déborde, étendant ses rives, submergeant les hauts bords, s'achemine irrévocablement vers ses hautes destinées.

Chantons victoire! Clotilde; l'esclavage et le matériel agonisent, la tyrannie de l'Individuel succombe, le Spirituel vainqueur étend ses ailes diaprées et l'Omniversel monte au pouvoir humain!

Maintenant, ôtez la réincarnation; et tout ce progrès qui lui est consécutif s'écroule comme un château de cartes.

Voici une série de questions posées par Allan Kardec dans le chapitre de ses considérations sur la pluralité des existences qu'il suffit de citer pour démontrer la nécessité, la bonté et la justice de ce nouveau dogme, ou plutôt de cet ancien dogme de la Réincarnation.

Pourquoi l'âme montre-t-elle des aptitudes si diverses et indépendantes des idées acquises par l'éducation?

D'où vient l'aptitude extra-normale de certains enfants en bas âge pour tel art ou telle science, tandis que d'autres restent inférieurs ou médiocres toute leur vie?

D'où viennent chez les uns les idées innées ou intuitives qui n'existent pas chez les autres?

D'où viennent, chez certains enfants, ces instincts précoces de vices ou de vertus, ces sentiments innés de dignité ou de bassesse qui contrastent avec le milieu dans lequel ils sont nés?

Pourquoi certains hommes, abstraction faite de l'éducation, sont-ils plus avancés les uns que les autres?

Pourquoi y a-t-il des sauvages et des hommes civilisés? Si vous prenez un enfant hottentot à la mamelle et si vous l'élevez dans nos lycées les plus renommés, en ferez-vous jamais un Laplace ou un Newton?

Si notre existence actuelle doit seule décider de notre sort à venir, quelle est, dans la vie future, la position respective du sauvage et de l'homme civilisé? Sont-ils au même niveau, ou sont-ils distancés dans la somme du bonheur éternel?

L'homme qui a travaillé toute sa vie à s'améliorer est-il au même rang que celui qui est resté inférieur, non par sa faute, mais parce qu'il n'a eu ni le temps, ni la possibilité de s'améliorer?

L'homme qui fait mal parce qu'il n'a pu s'éclairer, est-il passible d'un état de choses qui n'a pas dépendu de lui?

On travaille à éclairer les hommes, à les moraliser, à les civiliser; mais, pour un que l'on éclaire, il y en a des millions qui meurent chaque jour avant que la lumière soit parvenue jusqu'à eux; quel est le sort de ceux-ci? Sont-ils traités comme des réprouvés? Dans le cas contraire, qu'ont-ils fait pour mériter d'être mis sur le même rang que les autres?

Quel est le sort des enfants qui meurent en bas âge, avant d'avoir pu faire ni bien ni mal? S'ils sont parmi les élus, pourquoi cette faveur sans avoir rien fait pour la mériter? Par quels priviléges sont-ils affranchis des tribulations de la vie?

Nous demandons quelle est la philosophie ou la théosophie qui peut résoudre ces problèmes? Ou les âmes, à leur naissance, sont égales, ou elles sont inégales; cela n'est pas douteux. Si elles sont égales, pourquoi ces aptitudes diverses? Dira-t-on que cela dépend de l'organisme? Mais alors c'est la doctrine la plus monstrueuse et la plus immorale.....

Admettons, au contraire, une succession d'existences anté-

Il souleva le rideau de la fenêtre : la première lueur de l'aube se mêlait déjà à la clarté de la lune.

— Cette mauvaise tête sera restée à se griser, pensa-t-il; pourtant je crois qu'il n'avait pas un schelling; et de plus il a toujours été assez sobre. Pauvre Tristan, que je voudrais le voir revenir.

Cet homme se recoucha, non dans sa propre chambre, mais dans celle de son frère, pensant qu'il serait plus à portée d'ouvrir prestement la porte. Il prêtait l'oreille au moindre souffle, et il n'y eut plus pour lui de repos possible; chaque murmure de la brise matinale agitant alors les chassis de la fenêtre, semblait lui crier comme la voix qui poursuivait Caïn : — Homme! où est ton frère?

Quand le jour parut, l'Esprit du noyé se précipita sur son frère lorsqu'il le vit sortir en hâte de sa maison, le visage empreint d'une pâleur mortelle. Ces bras sans corps auraient voulu se jeter à son cou; cette voix sans son aurait voulu lui crier : Frère, mon unique frère, pardonnons-nous mutuellement — mais il n'était plus temps; la mort s'était interposée entre eux et avait pour toujours fermé toute voie à la réconciliation.

L'âme traversa la première clarté du jour avec la même rapidité que les ombres de la nuit; le bruit matinal de la vie matérielle commençait déjà à troubler la tranquillité de la grande cité; cependant dans certaines rues écartées régnaient encore la fraîcheur et le calme de la nuit. Dans une des plus obscures de ces rues que la pauvreté semble visiter comme un spectre, l'Esprit de Tristan pénétra dans une chambre du dernier étage.

Elle était occupée par une jeune femme, qu'en ce moment on n'aurait pas prise pour telle, car la fraîcheur de l'adolescence ne colorait point ses joues pâles et défaites; elle s'était jetée sur son lit tout habillée, après une longue veille, ce qu'indiquait le dernier reste d'une chandelle dont la lumière mourante se mêlait encore au jour naissant.

— Elle peut dormir encore! soupira l'Esprit : et dormir d'un sommeil si paisible, si profond et si heureux! Ah! son cœur, à cette heure, ne conserve déjà plus aucun souvenir de Tristan!

Et ce n'était pas vrai; car sur une petite table était la lettre qu'elle avait écrite durant cette longue veille, veille dont les heures cependant étaient si précieuses pour elle, après les fatigues de toute une journée consacrée au pénible travail de l'enseignement.

— Pourquoi m'avez-vous quittée ainsi courroucé contre moi? — disait ce muet souvenir d'affection. O Tristan, délice de mon cœur, ma seule consolation dans ce monde, comment pouvez-vous dire que je ne vous aime pas? Faut-il donc que je vous répète sans cesse combien depuis tant d'années mon âme vous a été entièrement consacrée, comment, depuis l'enfance à la jeunesse, j'ai vécu avec la seule pensée de me rendre digne de vous, comment j'ai traversé les changements d'état, les découragements, la douleur avec un cœur pur et fort, soutenue par le seul espoir d'être un jour votre femme; et cependant, lorsque vous m'avez proposé de prendre ce titre béni, parce que j'ai osé résister au cri de votre désespoir, vous dites que je ne vous ai jamais aimé! Quelles furent vos paroles? « Madeleine, le monde et le destin sont contre nous; défions-les, épousons-nous et mourons. » Et parce que j'ai hésité, vous avez pris ce refus non comme une preuve d'un prudent amour, mais comme l'indice d'un froid dédain.

« Tristan, vous avez dit que je vous méprisais parce que vous étiez pauvre! Mais je ne veux plus penser à ces paroles amères, filles du désespoir; écoutez-moi, cher ami! Si pour avoir une seule maison et un seul nom à nous deux, la pauvreté nous oblige à attendre que nos cheveux blanchissent, j'attendrai, je travaillerai jusqu'à la vieillesse pour mourir votre fiancée plutôt que d'épouser l'homme le plus riche et le plus grand de toute l'Angleterre. Et vous, Tristan, prenez courage! La vie n'est pas sans espérance pour ceux qui ont jeunesse et santé; je veillerai sur vous, je vous verrai vous relever pas à pas

rieures progressives, et une suite d'existences consécutives, et tout est expliqué conformément à la loi de Dieu....

Il faudrait, chère Clotilde, citer en entier ce chapitre remarquable, tellement il est solidement écrit et logiquement pensé; mais je préfère vous renvoyer au *Livre des Esprits* lui-même.

Croyez-moi toujours votre bien affectionné cousin.

ALIS D'AMBEL.

LETTRE D'UN CURÉ LYONNAIS [1]

Notre journal, on le sait, aime à louer partout les actes courageux qui peuvent servir au triomphe de la vérité et du bien. Voici un respectable membre du clergé, dont la réputation est intacte, dont le nom est honoré de tous, qui a dit, dans une lettre au *Salut public* du 30 septembre, les motifs qui empêchaient le clergé lyonnais de se soumettre de pleine et libre volonté à la liturgie romaine. Dans sa lettre saisissante de vérité et d'à propos, il expose d'une manière irrésistible et lumineuse le but que se propose la cour de Rome en imposant sa liturgie à la France; ce but est antisocial, antichrétien et impie; ce serait la victoire de l'ultramontanisme, c'est-à-dire la rétrogradation de l'humanité; après avoir flétri, au nom des principes de la civilisation moderne et du véritable chistianisme, les doctrines surannées que des aveugles veulent rajeunir, le courageux abbé s'écrie :

« A qui, je vous prie, les ferez-vous croire? Aux académiciens, aux membres de l'Institut, aux publicistes, élite d'écrivains que la presse enfante tous les jours; aux assemblées législatives, aux ministres d'État qui tous luttent ardemment contre l'ultramontanisme dès qu'il se présente, au peuple dont l'instinct religieux repousse la domination dans l'Église, aux prêtres même qui étudient l'Écriture sainte et l'histoire, et lisent Bossuet? Si vous le croyez, vous connaissez bien peu la disposition des esprits, et vous exaltez le pape par un moyen qui lui est tout contraire. »

Puis il termine son admirable épître, trop longue pour être citée *in extenso*, par la reproduction d'une lettre à son Éminence le cardinal de Bonald. La voici :

Plein de ces sentiments et de ces réflexions, j'ai cru devoir écrire à Son Éminence la lettre qui suit, en date du 9 avril, sitôt après son retour de Rome :

« Éminence,

» Il est évident que le vrai mobile de votre voyage à Rome et du changement de nos livres liturgiques est le triomphe de l'ultramontanisme. En imposant sa liturgie à la France, la cour de Rome veut et croit se faire valoir et relever son autorité amoindrie. Vous êtes, Éminence, dans les mêmes sentiments.

. . . .

» On ne voit donc pas que l'ultramontanisme, dont les doctrines ne supportent pas la critique, — Bossuet le prouve abondamment, — est un malheur pour Rome et pour l'Église. Il suffit cependant de consulter l'histoire. Les temps où l'ultramontanisme s'est montré en vigueur, n'ont pas été prospères pour l'Église. C'est toujours à la suite de cette rigueur apostolique, comme on l'appelle, que les peuples se sont révoltés et détachés du Saint-Siége. Et de nos jours, où gouvernements et peuples se roidissent si fort contre le parti ultramontain, il peut arriver plus facilement qu'on ne pense, que la France et l'Italie délaissent le Souverain-Pontife et entravent tout secours qu'on voudrait lui porter. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'introduction de la Liturgie romaine dans ce diocèse irrite le gouvernement, nos populations et vos prêtres, et que ce fruit de l'ultramontanisme est tout à fait intempestif. On dirait qu'un mauvais génie pousse la cour de Rome à sa perte, ou qu'il entre dans les vues de la Providence d'abaisser le pouvoir temporel des papes, pour abaisser les doctrines de l'ultramontanisme; car il y a dans ces doctrines un fond de superbe et de domination qui déplaît à Dieu et aux hommes.

» Oh! que j'aime bien mieux ces paroles de l'apôtre saint Pierre, le premier et le plus grand des papes : « Moi, Pontife, » témoin de la passion de Jésus-Christ, aussi bien que de sa » gloire, qui doit un jour paraître à découvert, j'adresse cette » prière aux pontifes qui sont parmi vous : « Paissez le troupeau » qui vous est confié, non par voie de contrainte, mais par » bienveillance en vue de Dieu, non par amour ignoble de » l'argent, mais par dévoûment; non pas en dominant sur les » clercs, mais en devenant du fond de l'âme le modèle du » troupeau. »

» Et ces autres paroles du Sauveur : « Les rois des nations » les dominent, et les grands qui les gouvernent font sentir » leur autorité; il n'en sera pas ainsi parmi vous. »

» Et ces autres de saint Paul : « La charité est patiente, » elle est bienveillante; la charité ne se pique point, elle n'a» git point méchamment, elle ne s'enfle point, elle n'est point » ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, »

» Voilà comment, dans l'Église, le salut s'opère dans les âmes et l'autorité grandit et se fait vénérer.

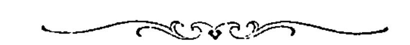
» Il faut un chef à l'Église, il lui faut un centre d'unité, je le professe hautement; mais l'ultramontanisme est un excès d'autorité, une boufissure qui n'est pas dans l'esprit de Jésus-Christ et de son Évangile.

» Je supplie votre Éminence de ne point prendre mes paroles en mauvaise part, le sentiment qui me les dicte est élevé; j'aime Jésus-Christ et son Église, à laquelle j'ai voué tout ce que j'ai de vie, et si je ne suis pas un de vos prêtres les plus obséquieux, j'en suis du moins l'un des plus sincères...

L'ABBÉ VALIN, curé de Lissieux.

Quand on songe que l'abbé Valin, curé de Lissieux, est un des membres les plus honorables du clergé lyonnais, et qu'il a eu l'insigne courage de proclamer la vérité sans être retenu par ses intérêts; quand on pense qu'il y a une foule de ses confrères qui partagent le même avis, et qui gémissent en silence, ne voit-on pas qu'une rénovation religieuse et qu'une tranformation du christianisme sont imminentes et attendues comme une nécessité pour sauver la foi du genre humain? Notre École pense que ce sera l'œuvre du Spiritisme; en tous cas, il la prépare et vient à point parmi nous comme un des moments essentiels et pleins de solennité de l'éducation divine.

A. DE MONTNEUF.



VOYAGE D'ALLAN KARDEC EN BELGIQUE

J'aborde un sujet qui préoccupe tout Bruxelles et excite au plus haut point sa curiosité. C'est la venue d'Allan-Kardec, le Messie du Spiritisme, à la première conférence duquel nous venons d'assister. Cet événement avait mis en émoi tous nos spirites, qui, déjà, sont nombreux, et augmentent chaque jour, comme dans tous les grands centres. On s'attendaient à des manifestations extraordinaires, à des prodiges, dont le moindres devait être de voir l'auteur du *Livre des Esprits* s'enlever au plafond, comme M. Home. Il n'en a rien été. Allan-Kardec, qui est l'homme le plus simple et le moins exalté du monde, nous a tout bonnement exposé sa doctrine, qu'il place absolument en dehors d mysticisme, du merveilleux et du surnaturel, comme vous allez voir.

« Le Spiritisme, a-t-il dit, n'est pas une conception individuelle, le produit d'une imagination exaltée : ce n'est point une théorie, un système inventé pour le besoin d'une cause; il a sa source dans les faits de la nature même, dans des faits positifs, qui se produisent à chaque instant sous nos yeux, mais dont on ne soupçonnait pas l'origine. C'est donc un résultat d'observations, une science, en un mot; la science des rapports du monde visible et du monde invisible, de l'Esprit et de la Matière; science encore imparfaite, mais qui se complète tous les jours par de nouvelles études, et qui prendra rang à côté de sciences *positives*.

» Je dis *positives*, parce que toute science qui repose sur des faits est une science positive et non purement spéculative.

» Le Spiritisme n'a rien inventé, parce qu'on n'invente pas ce qui est dans la nature. Newton n'a pas inventé la loi de gravitation; cette loi universelle existait avant lui; chacun en faisait l'application et en ressentait les effets, et cependant on ne la soupçonnait pas.

» Le Spiritisme vient à son tour montrer une nouvelle loi, une nouvelle force dans la nature : celle qui réside dans l'action de l'Esprit sur la Matière, loi tout aussi universelle que celle de la gravitation et de l'élasticité, et cependant encore méconnue et déniée par certaines personnes, comme l'ont été toutes les autres lois à l'époque de leur découverte. »

Plus loin, Allan-Kardec nous présente le Spiritisme

[1] L'*Indépendance belge* vient d'annoncer sa révocation!

---

dans le monde; mon amour réjouira votre cœur et vous donnera chaque jour de nouvelles forces, vous ne pouvez manquer de réussir, vous réussirez. Mon bon ami, mon véritable ami! Vous ne savez pas combien l'amour est fort, combien il peut souffrir et vaincre; venez demain près de moi, pardonnons-nous l'un et l'autre : je sais que je vous suis chère, mais vous êtes tout pour moi, Tristan, tout pour le cœur de Madeleine. »

Un déchirement de désespoir plus terrible que tout ce que le cœur peut comprendre, que tout ce qu'une langue humaine peut décrire, se fit sentir convulsivement à la forme aérienne de l'Esprit. Le terme de son excursion était arrivé; il se sentit entraîné au milieu d'un tourbillon d'obscurité et d'éclairs au plus profond de la demeure des morts. Un sentiment d'immense angoisse s'empara de son cœur et l'enchantement fut rompu.

Tout cela avait été un rêve.

Tristan s'éveilla et se retrouva, au point du jour, gisant sur le parapet du pont.

Humilié et attendri comme un enfant, cet homme orgueilleux laissa ses larmes déborder et couler jusqu'à terre, et il bénit le sommeil qui, avec son rêve étrange et mystérieux, l'avait préservé du crime de suicide.

Tristan se dirigea tout droit chez lui. Sous le vestibule était debout son frère qui poussa un cri de joie en le voyant et courut à sa rencontre.

— Où étiez-vous donc, paresseux? Je me suis tourmenté comme un niais à cause de vous.

Tristan reçut de son frère et lui rendit une chaude étreinte de main, tandis qu'un tremblement agitait ses lèvres. La querelle fit place à la paix et à la concorde entre les deux frères; l'un et l'autre avait reçu cette nuit-là une sévère leçon.

Tristan trouva chez lui un message de la part du riche monsieur, lequel obligea le hautain jeune homme à s'écrier avec émotion : « Pardon, *ami*. »

Le soir, les deux bras de Madeleine entouraient le cou de Tristan, et leurs larmes se confondaient en tombant sur sa poitrine. Mais à leur joie se mêlait un calme grave et solennel annonçant qu'un grand changement s'était opéré en lui.

Quelques années après, Tristan, se promenant un jour sur les rives du fleuve avec sa femme, lui raconta son rêve étrange.

Madeleine dans sa sainte et féminine bonne foi, n'en douta pas un instant : et tandis qu'elle se serrait contre son mari ne pouvant retenir un frisson, ses yeux étaient levés au ciel et ses lèvres murmuraient une prière. — La vie est pleine de mystères! — dit-elle.

Annali dello Spiritismo in Italia. — (Turin, 1864, 8e *livraison*.)

cherchant l'explication des phénomènes d'un certain ordre, et qui, à toutes les époques, se sont produits d'une manière spontanée. En parlant du *medium* qui sert à provoquer ces phénomènes, il le compare à la pile et à la machine électriques qui servent à reproduire les effets de la foudre.

Il nie que le Spiritisme ait jamais procédé par voie d'hypothèse, en supposant l'existence du monde spirituel pour expliquer les phénomènes qu'il avait sous les yeux. Mais il affirme, au contraire, qu'il a procédé par voie d'analyse et d'observation. Des faits il est remonté à la cause, et l'élément spirituel s'est présenté à lui comme force active; il ne l'a proclamé qu'après l'avoir constaté.

Suivant lui, l'élément spirituel, comme puissance et comme loi de nature, va donner à la science la clef d'une foule de problèmes. Il voit, dans la découverte nouvelle, l'avenir d'une révolution morale qui changera le cours des idées et des croyances les plus enracinées.

Enfin, Allan-Kardec s'écrie, à propos des détracteurs de la doctrine: « Un jour, on dira d'eux, et ce ne sera pas à leur gloire, ce qu'ils disent eux-mêmes de ceux qui ont combattu le mouvement de la terre et nié la puissance de la vapeur. »

L'apôtre du Spiritisme, comme on l'appelle, ne recherche ni les grands mots, ni les phrases ronflantes et sonores. Non, il s'énonce avec aisance, calme et naturel, en termes clairs et précis. Aucune objection ne le trouve embarrassé; enfin, sa logique, sans ambages, possède le don de convaincre beaucoup de gens et d'ébranler les plus incrédules. Ce qui vous charme le plus en lui, c'est de l'entendre traiter les choses les plus abstraites de façon à intéresser le moins érudit.

Je ne m'étonne pas qu'un pareil homme compte aujourd'hui, sur tous les degrés de l'échelle sociale, tant d'adhérents à sa doctrine, et que ses écrits aient eu, à Barcelone, les honneurs de l'auto-dafé. Il faut bien que le clergé espagnol évoque, de temps à autre, *ad majorem dei gloriam*, les sinistres souvenirs de l'inquisition. Notons, en passant, que, cette fois, le peuple a sifflé au lieu d'applaudir. Il y a mieux : à l'heure qu'il est, on lit avec fureur, dans l'Espagne entière, les livres d'Allan-Kardec.

A. MALIBRAN.

(Extrait du courrier de Bruxelles de l'EUROPE de Francfort du 30 septembre dernier.)

CORRESPONDANCE SPIRITE

Cher Directeur,

Les quelques objections que vous m'avez faites au sujet de mon dernier article sont justes, et je me les étais faites à moi-même. S'il y a eu là, entre vous et moi, un semblant de dissidence, ce n'est pas assurément dans la manière de voir. L'opinion que j'émettais comportait plus de développements.

Il est bon, en effet, de prouver à nos adversaires que nous n'avons pas l'intention, pour amener le monde à de saines croyances, de nous jeter en travers des sages doctrines prêchées par les grands bienfaiteurs de l'humanité. A ceux qui vous disent: Votre doctrine est une impiété, vous répondez : Notre croyance est celle de vos apôtres; ce que nous voulons, c'est ce que voulaient Moïse, le Christ, les Évangélistes; et vous nous accusez! Eh bien! écoutez donc leurs paroles, et veuillez nous dire en quoi la doctrine que nous professons, s'écarte des préceptes dictés aux générations par ces hommes de bien. Nous n'avons d'autre ambition que d'amener notre siècle, dont vous avez tué les croyances en restant dans un *statu quo* funeste, à espérer encore en un Dieu juste et bon. Nous voulons prouver aux incrédules que le Dieu que vous leur avez montré impossible, en le leur montrant plein de colère, toujours armé pour la vengeance à la moindre erreur, souvent involontaire ou tout au moins excusable, est un Dieu miséricordieux, et qu'il n'a créé personne pour le malheur éternel... Nous voulons enfin lui faire entrevoir dans une succession infinie d'existences belles ou misérables la récompense ou la punition d'existences vertueuses ou criminelles, et aussi le progrès rapprochant les âmes, et aplanissant pour elles les difficultés de la route qui mène au vrai bonheur.

La prière que nous leur recommandons, c'est le travail, parce que le travail procure à tous le pain de chaque jour, et les joies qui sont la récompense du devoir accompli.

En quoi donc notre doctrine diffère-t-elle de la vôtre? Les abus que nous attaquons vous touchent-ils donc à ce point que vous preniez pour des accusations personnelles les plaintes qu'ils nous mettent à la bouche?

Mais voyez encore : Moïse, le Christ, les Évangélistes, les philosophes de tous les temps les ont condamnés.

Voilà, cher Directeur, en quoi vous avez eu raison de me donner tort.

A toute règle il y a des exceptions, et je suis le premier à savoir gré à l'érudit qui sait combattre vaillamment ses adversaires sur leur propre terrain, avec des armes prises dans leurs panoplies. La victoire n'en est que plus éclatante.

Les citations que je n'admets point, que je condamne même, parce qu'elles sont une fatigue pour le lecteur que nous avons à convaincre, sont celles faites pour éblouir plutôt que pour instruire. Si le lecteur a confiance en nous, si nos enseignements lui plaisent, si nos promesses font taire les doutes cruels qui assiégent son âme, si nos paroles versent le baume sur son cœur ulcéré, qu'avons-nous besoin de le réveiller des pensées que nous avons fait naître, pour le renvoyer aux textes sémitiques, hébreux, grecs et latins, qu'il n'a jamais étudiés. Nous n'écrivons pas que pour être lus par des érudits.

Le savant ouvrage de Renan ne convainct pas le lecteur; malgré la pureté du style, il l'ennuie; car avec tous ses renvois de notes, Renan ne peut lui paraître convaincu. Chez l'auteur de la vie de Jésus le doute tue l'homme fort, et l'on ne voit plus en lui que l'écrivain qui a fait du bruit pour attirer l'attention et faire argent de ses œuvres.

La bourse s'arrondit, mais la conscience reste vide.

Le réformateur qui, pour fonder une croyance sur des bases solides, prouve avant tout à ses adversaires que ses doctrines ne sont que leurs propres doctrines, mais épurées, dépouillées de leurs erreurs pour être plus à la hauteur du progrès accompli, le réformateur doit, je le reconnais, prendre dans le bagage de ses contradicteurs les armes qui devront servir à combattre leurs arguments.

Mais alors les citations, au lieu d'être une fatigue, deviennent un attrait pour le lecteur; car, obligé de s'incliner devant le vrai, il applaudit à toute victoire loyalement remportée. De même que vous le faites, il reconnait qu'il se serait servi du texte mis sous ses yeux pour combattre les sophismes de ces pauvres endurcis qui, sentant crouler sous leurs pieds les bases de l'édifice qu'ils ont laissé tomber en ruines, pour ne l'avoir point étayé des découvertes de tous les âges, pour n'avoir pas remplacé la pierre tombée par une pierre nouvelle, commettent d'irréparables imprudences, et entassent erreurs sur erreurs. Comprenant enfin que l'agonie plane à leurs côtés, que le glas funèbre va tinter pour eux, que leur ambition, les traînant de contradictions en contradictions, a sapé toutes les confiances et les a perdus à jamais, et que la tutelle du bien, du beau et du juste, que la tutelle de la morale qu'on leur avait confiée, va leur échapper pour toujours, parce qu'ils ont voulu la faire servir au profit de leurs ambitieuses prétentions, parce qu'ils ont essayé d'en faire un marchepied pour s'élever au-dessus de toutes les libertés permises, nos adversaires sont pris de vertige au bord de l'abîme qu'ils se sont creusé, et, au lieu d'admettre les vérités éternelles, et d'appeler à leur secours le progrès qui passe invincible et infini, lui jettent une impuissante malédiction.

HONORÉ BENOIST.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Sur la Mort

MÉDIUM : Mme ÉMILIE COLLIGNON.

Les années, les mois, les jours, les heures se succèdent; les larmes coulent; un sourire les efface... elles coulent encore! La joie naît, la douleur la tue! Tel est le cours de la vie, jusqu'au moment où le corps, usé par les efforts qu'il fait pour se maintenir en équilibre, l'âme, brisée par la lutte qu'elle soutient contre lui, sont reçus dans les bras de la mort. Et corps et âme, souffrant sans cesse, redoutent ce moment transitoire, qui met un terme à leurs angoisses. Ah! c'est que l'âme est aveugle et sourde; c'est qu'elle est presque devenue matière comme le corps qui l'enveloppe; c'est qu'elle ne voit pas l'horizon qui s'ouvre devant elle; elle ne voit que la chute du corps qui fut son compagnon d'infortune, souvent son bourreau. Liée à la matière terrestre, elle ne comprend pas qu'elle puisse s'en isoler et s'en passer dans un autre monde. Elle sent les vers de la tombe ronger cet être qu'elle a aimé; elle tremble... elle a peur!

Mais la mort n'a pas plutôt fermé les yeux du corps, que l'âme dégagée recouvre ses perceptions intimes; elle voit, alors, elle voit!!! Elle voit ceux qu'elle avait pleurés se grouper autour d'elle, la félicitant sur les victoires qu'elle a remportées, la consolant de ses chutes, l'encourageant dans l'espérance. Elle voit, elle voit toujours, et ses regards se tournent vers ceux qu'elle a laissés derrière elle; elle sent leurs larmes brûlantes tomber sur son cœur, et elle s'écrie : O mon Dieu! pourquoi ne pas m'avoir permis de tarir leurs larmes en les quittant! Puis, tout à coup, elle voit les fruits qui croissent sous la rosée de ces larmes ; elle voit la réparation du passé s'opérant peu à peu sous le repentir, et ses fautes rachetées par la douleur. Chaque larme tombée, chaque angoisse supportée avec résignation, lui semble briser de plus en plus les fers des prisonniers et les guider en avant, vers la route qui mène au cercle heureux, où les cœurs aimants se réunissent pour ne plus se séparer.

O mort! douce mort! quand seras-tu comprise? Quand l'âme s'affranchira-t-elle assez pour comprendre que toi seule tiens la clef de cette vie, où tu n'as plus d'empire? Émancipatrice bénie! fauche, fauche dans les champs humains : que les larmes coulent; que les cris d'angoisse retentissent; mais opère ton œuvre de régénération, en blanchissant au dedans ces sépulcres, dont les dehors seuls sont nettoyés! Et que les âmes régénérées puissent te tendre les bras, pour s'élever, portées sur tes ailes, jusqu'aux pieds du Créateur.

Demande : Est-ce toi, cher Esprit protecteur?

Réponse : Oui. Et j'espère encore pouvoir, de temps à autre, te donner des enseignements. Ne te décourage pas, nous t'en supplions. Ne crois pas être égoïste en cherchant à tirer un parti personnel des événements qui te frappent, puisque c'est en vue de ton progrès moral. Ne te décourage pas; car tu as à réparer les torts du passé, et ta réparation ne peut être valable qu'autant qu'elle devient, en quelque sorte, volontaire dans l'humanité, par la résignation et la patience avec lesquelles les douleurs sont supportées. En te parlant ainsi, je parle pour chacun de ceux qui peuvent m'entendre ou qui pourront me lire.

Esprit de révolte et de murmure, combien tu fais de malheureux en arrêtant le progrès! Pourquoi la révolte? quel est son but? quel est son résultat? Entrave-t-elle le cours des événements arrêtés jusqu'à la fin d'une vie humaine et choisis d'avance comme épreuve par celui qui murmure?

— Je ne me souviens pas du choix, dira-t-on : qui me le garantit?

— Si tu t'en souvenais, tu te souviendrais aussi de ses causes, et ta vie serait empoisonnée par l'appréhension des événements qui doivent la remplir. Tes douleurs seraient-elles moins cuisantes parce que tu les attendrais et que tu en connaîtrais les causes? Non, non, détrompe-toi; ta coupe amère serait toujours pleine. Ne te suffit-il pas de savoir que, coupable dans une existence antérieure, tu expies dans celle-ci? Le doute sur la gravité de tes fautes ne vaut-il pas mieux, et ne te retrempes-tu pas par l'espoir d'un meilleur avenir? Sache-le, le père de famille conduit ses enfants par la main dans la voie qu'ils doivent suivre; et si la route est longue, si les chemins sont difficiles et dangereux, il détourne l'attention de ses fils, et leur montre les fleurs qui croissent çà et là; il en fait espérer d'autres, et le sang que les ronces de l'épreuve ou de l'expiation ont fait couler, se sèche peu à peu; car le père de famille choisit, de temps à autre, des plantes salutaires pour guérir les blessures de son enfant.

Son enfant! Ce mot ne fait-il pas battre ton cœur? Ne t'inspire-t-il pas la soumission, le respect, l'amour sans limite? Son enfant! Toi, homme, créature finie, l'enfant du Seigneur, du Très-Haut des Cieux! Toi, son fils bien-aimé! Oh! ne murmure plus contre ses décrets, enfant, mais bénis ce père, qui te conduit à sa demeure.

Celle qui fut : MARGUERITE.

Bordeaux, octobre 1864.

L'*Écho de la Creuse*, en reproduisant notre premier feuilleton intitulé : *Dialogue de deux ombres au Père-Lachaise*, le fait suivre des réflexions suivantes :

« Quoique la note de la rédaction semble indiquer que M. Honoré Benoist n'est pas encore en état de complète union avec la phalange orthodoxe qui rédige le *Moniteur du Spiritisme*, nous croyons que le *Dialogue de deux ombres* peut donner une suffisante idée de la doctrine *spirite*, autour de laquelle il s'est fait beaucoup de bruit en ces derniers temps, et qui a été attaquée avec un acharnement ne le cédant qu'au zèle avec lequel elle est défendue. — Nos lecteurs nous sauront gré d'avoir mis sous leurs yeux l'une des pièces d'un procès qui restera longtemps encore, croyons-nous, pendant devant l'opinion publique.

« C.-S. »

Ceci prouve les progrès permanents que fait la doctrine. A. D'A.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.